

LE PÈRE PEINARD

Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France	Un an 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Etranger	Un an 8
	Six mois 3			Six mois 4
	Trois mois 1 50			Trois mois 2

LES CANDIDATS SONT EN CHASSE OUVRONS L'ŒIL!

LES AVEUX DE PORTAS LE BOURREAU



Ouvrons l'Œil!

Notre actuelle collection de bouffe-galette n'en mène pas large.

Son bail tire à sa fin!

Encore quelques semaines et cette tribu de Beni-bouffe-tout devra dire adieu aux vingt-cinq balles, aux rinçages de la buvette, aux voyages à l'œil, aux chèques, aux pots-de-vin et à toute la kyrielle de retours de de bâton et d'agréments que procure le métier de député.

Si seulement leur départ était définitif,

Si, après eux, leur turne restait vide,

Ce serait bougrement chouette!

Malheureusement, nom de dieu, il n'en sera rien. D'autres bouffe-galette viendront remplacer les partants et ce sera encore la même fumisterie et la même volerie que par le passé.

Dans le mic-mac parlementaire les hom-

mes ont beau changer tant et plus, — des jeunes peuvent chopper la place de vieux barbons, des rouges celle des réacs, — ça ne modifie en rien le fourbi : la manœuvre reste invariable.

Depuis un quart de siècle que nous expérimentons cette mécanique gouvernementale, des jean-foutre de tout acabit ont tenu la queue de la poêle : les opportunistes ont succédé aux mecs de l'Ordre Moral et, depuis lors, opportunistes et radicaux se sont amusés à se basculer mutuellement.

Les fripouillards qui — plus ou moins longtemps — se sont assis autour de l'assiette au beurre ont eu soin d'emplir leur poche avant de décaniller. Et c'est grâce à cette précaution qu'aujourd'hui, une séquelle de charpateurs nous éclaboussent de leur luxe : les chenapans se sont baptisés eux-mêmes l'ARISTOCRATIE RÉPUBLICAINE.

Si ces chameaucrates étaient obligés de confesser l'origine de leur fortune, ils seraient bougrement embarrassés. Ce n'est fichtre pas en se foulant la rate à turbiner qu'ils ont réussi à planquer assez de braise pour avoir maintenant chevaux, voitures, larbins et palais.

Il n'y a déjà pas si longtemps, les types allaient cul nu et marchaient sur leur chrétienté. Rejetons de bourgeois sans le sou, à califourchon sur la faillite et la banqueroute, ils vadrouillaient au Quartier Latin,

à la recherche d'une position sociale où il y ait gras à frire et rien à fiche.

Les uns faisaient semblant de vouloir être avocats, d'autres vétérinaires, — et tous n'avaient qu'un dada : dégouter le michet sérieux qui les gobergerait à gogo.

Ce michet, ils l'ont trouvé, nom de dieu! C'est le populo!

Et, depuis lors, de leurs dix doigts, ces sacrés marloupins n'ont jamais fait autre chose que d'empocher de la braise, de rous-tir des billets de banque et de palper des chèques

—o—

Ça, si près de nous que ce soit, c'est le passé!

Nous en subissons les conséquences, — tant pis pour nous, mille tonnerres!

Au moins l'expérience nous a-t-elle servi et sommes-nous assez marloles pour ne pas repiquer à faire la courte échine à une couche d'ambitieux qui guignent de détrôner l'ARISTOCRATIE RÉPUBLICAINE régnante?

Il n'y paraît pas, mille dieux! Car, chaque fois que les dirigeants nous sifflent, nous retournons aux tinettes électorales, kif-kif un cabot à son vomissement.

Cette fois encore il y a des chances pour que le populo soit assez niguedouille pour se laisser emberlificoter.

Cré pétard, il devrait pourtant en avoir soupé, car fichtre, c'est pas pour dire, mais il a été salement échaudé.

Sans passer une grande revue de tous les lapins qu'on nous a posé depuis un quart de siècle, rien qu'à reluquer la triste besogne des bouffe-galette qui sont à fin de bail, y a de quoi dégoûter du truc le plus fourneautin.

Un seul acte domine ces derniers quatre ans : les « lois scélérates » !

C'est à peu près toute la besogne effective des bouffe-galette qui vont plaquer l'Aquarium.

Et les jean-foutre qui ont accouché de cette horreur se font une frimousse républicaine ; ils bavent toujours, à gueule que veux-tu, des rengaines sur la liberté.

Ce qui est encore plus épuisant c'est que la cinquantaine de députés socialos n'ont pas rué dans le brancard. Quand on leur a présenté les « lois scélérates », ne se sentant pas directement visés, ils se sont contentés de ronronner des phrases creuses.

Pas un n'a eu le tempérament de souffleter de sa démission la cohue opportuniste.

Quant à la radicaillerie, ce n'est plus qu'une excoissance bougrement négligeable.

Les birbes n'ont jamais été ni chair, ni poisson et ils ont toujours voulu être de tous les bords : ils ont manœuvré pour se faire gober du populo en lui promettant davantage de beurre que de pain et, d'autre part, ils ont voulu fricoter dans l'auge gouvernementale et ne jamais rater de palper un chèque.

Ils ont donné la mesure de leur jean-foutre, il y a dix-huit mois, alors qu'ils étaient au pouvoir, en refusant de foutre à l'égoût les « lois scélérates ».

Devant le populo ils braillent qu'ils ont en horreur cet arsenal de lois despotiques et lorsqu'ils n'avaient qu'à remuer le petit doigt pour les faire s'évanouir, ils n'ont rien voulu savoir.

Les radigaleux, comme tous les ambitieux, y compris les politicards-socialos, ne sont que des opportunistes sans place.

C'est dans trois mois, en guise de poisson d'avril, que la gouvernance sonnera le ralliement des votards, afin qu'ils viennent sanctionner la grugerie étatiste.

Déjà, toute la racaille ambitieuse s'est fichue en campagne pour maquiller le troupeau électoral : les candidats font choix de circonscriptions, pelotent les votards influents, promettent une distribution faramineuse de bureaux de tabac et s'engagent à faire effacer une tripatouillé de contraventions.

Ah foutre, ils ne sont pas en retard pour les boniments !

Et nous, les bons fioux, qui ne coupons plus dans toutes ces hableries, allons-nous rester indifférents devant cette sacrée mascarade ?

Laisserons-nous les charlatans de la politique monter le job au populo, sans leur brailler qu'ils sont des monteuses de coups ? Je ne le pense pas, foutre !

Un peu partout, y aura des fistons qui se grouilleront pour débiter les trucs des candidats et prouver aux bons bougres, encore gobeurs, qu'on se fout de leurs fioles. Il faudra leur faire saisir que s'ils veulent conquérir bien-être et liberté, ce n'est pas en se foutant au cul d'un candidat qu'ils y parviendront, — mais bien en faisant acte d'homme.

Et dam, il s'agit d'abord de rester aussi libre que le permet la cochonne de société actuelle, de conserver sa liberté morale en refusant de souscrire volontairement à l'esclavage gouvernemental.

Les grosses légumes nous serinent que la souveraineté du peuple est aussi précieuse pour le populo que les pruneaux de ses mirettes.

Fort bien ! Mais si c'est ça, de même que

nous ne prêtons nos quinquets à personne, nous serions bougrement tourtes de faire cadeau de notre souveraineté à un mendigot de suffrages qui veut s'en faire des rentes.

Donc, expliquons au populo qu'il doit garder sa souveraineté au fond de sa poche, et refuser de l'abdiquer dans les pattes croches de n'importe quel habléur.

On verra ensuite !

Toujours Montjuich !

L'Espagne reste toujours le nid de l'Inquisition !

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le rengainer, la poufiasse régnante n'a cherché qu'à monter le job aux bons bougres que l'Inquisition horrible quand elle s'est fendue de ses boniments sur les torturés et qu'elle a fait semblant de réclamer une enquête.

Sacrée farceuse ! Si elle n'avait pas fait du chiquet, aurait-on vu se dévider, à Barcelone, les deux procès dont j'ai jaspiné : primo, le procès intenté à Sempau pour affichage de placards anti-militaristes ; deuxième, le procès intenté à Callis et à une kyrielle d'autres pour une bombe vieille de dix ans.

J'ai raconté que les juges avaient décidé de tenir secrètes les sentences prononcées contre Ramon et les bons fioux qu'on lui a collé comme complices, au sujet de l'affichage des manifestes adressés aux troubades que, en 1896, on embarquait pour Cuba.

Ces sentences, les marchands d'injustice ont trouvé « opportun » de les faire connaître. Les voici :

Ramon Sempau et Bo Singla sont condamnés à six ans de prison ; Maria Bisbal, une bonne bougresse qui ne savait même pas de quoi il retournait ! José Planuch, José Navarro et Manuel Figueras ramassent chacun deux ans et quatre mois de clou ; Francisco Olliver est condamné à six mois et un seul des accusés, Narciso Bos, est acquitté.

Ramon Sempau a toujours son compte à régler avec les chats-fourrés, pour les coups de revolver qu'il a tenté d'administrer au monstre Portas.

La clique justiciarde de Madrid, qui est la cour suprême, vient de décider que ce procès sera maquillé par les enjuponnés ordinaires et non par la racaille du Conseil de guerre.

Or donc, Ramon Sempau peut s'attendre à trinquer, dans les grands prix, un de ces quatre matins.

Et maintenant que je raconte comment s'est bouclé le procès du *Fomento*, commencé déjà de la semaine dernière.

Au cours de son interrogatoire Callis a raconté comment, après avoir été torturé abominablement, on l'a, au milieu d'atroces souffrances amené à se reconnaître l'auteur d'un attentat qu'il n'a pas commis. Pour mettre fin aux supplices, y a pas d'aveu qu'à ce moment il n'eut fait de grand cœur.

Comme les juges avaient l'air de douter, l'avocat de Callis a demandé que, à l'appui de son dire, il fut permis au pauvre fiou de montrer au tribunal ses cicatrices bougrement visibles, malgré qu'elles remontent déjà à dix-huit mois.

Ah, mille tonnerres, quand le chef du comptoir a entendu la proposition, il a vivement cloué le bec à l'avocat et il a refusé l'exhibition des cicatrices.

Le monstre savait parfaitement de quoi il retournait ; lui aussi, kif-kif toute la chameaucratie espagnole, a sa part de responsabilités dans les horreurs de l'Inquisition moderne. Le crapulard n'en ignore donc rien ! Mais il a fait des pieds et des pattes, afin de ne pas être forcé, sous l'évidence des faits, à avouer les supplices pratiqués.

Aussi, durant tout le procès, ce maudit chef de comptoir n'a eu d'autre dada que de jouer le rôle d'éteignoir.

Dès que l'un des accusés, ou l'un des témoins voulait dégoiser quelques unes des atrocités

commises par les tortureurs, le chef du comptoir intervenait et coupait la chique au bon bougre, en bavant que ces histoires n'avaient aucun rapport avec le procès.

Mais ce jean-foutre d'éteignoir avait trop à faire : la vérité l'a débordé !

Une kyrielle de témoins sont venus confirmer le récit de Callis et ils ont même appuyé sur la chanterelle, en dégoisant toute la série de tortures mises en pratique.

Ah, nom de dieu, c'est les juges qui faisaient une sale bobine ! On leur aurait foutu du verre pilé à grignoter qu'ils n'auraient pas fait plus vilaine grimace !

Après les victimes, ça a été le tour des bourreaux de défilier devant le comptoir d'injustice : le monstre des monstres, le juge instructeur Marzo, le roussin Portas et ses crapuleux larbins, Botas, Ruiz, etc.

Marzo a été appelé à baver en premier. Avant qu'il ait ouvert son égoût à paroles, l'avocat de Callis l'interroge :

— Est-il vrai qu'on ait présenté à Callis, rédigée d'avance, la déclaration dans laquelle il s'avouait coupable de l'attentat du *Fomento* ?

— Taisez-vous ! s'est foutu à hurler le chef du comptoir. Votre question est impertinente.

L'inquisiteur Marzo n'a pas raté de saisir la perche que son copain lui tendait : sous prétexte « d'impertinence » il n'a pas pipé mot !

N'importe ! Son silence a prouvé autant que s'il avait bavé n'importe quel mensonge. Si ce monstre n'a pas bondi d'indignation, c'est parce que ce dont on l'accuse est vrai en tous points.

Le malheureux Callis n'est d'ailleurs pas le seul à qui, au milieu des tortures, on ait fourré sous le blair un papier en lui disant : « Signez et on ne vous tourmentera plus ! »

Après le tour de Marzo est venu celui de Portas. Cette charogne a moins de culot que son chef de file aussi, au lieu de payer de toupet, il a bafouillé et n'a pas osé nier les tortures.

« Seulement, a-t-il dégueulé, c'est pas moi... j'y suis pour rien ! C'est mes agents chargés de la garde des prisonniers qui ont tout fait. Ils ont peut-être été un peu brutaux, croyant bien faire !... »

Si ce chacal a espéré sauver sa réputation par ses hypocrites aveux, il peut se fouiller : on sait à quoi s'en tenir sur son compte !

Par exemple, ses larbins, Botas et Ruiz ont nié avec rage. Dam, ils avaient le trac que l'accusation portée contre eux par Portas leur fasse du tort.

Pauvres crapules ! Ils n'avaient donc pas compris que tout ça n'était que de la fumisterie.

Les dépositions des inquisiteurs avaient lieu hors de la présence des accusés, crainte que la preuve des tortures ne fut faite.

L'avocat de Callis tenta un dernier coup en demandant que les deux tortureurs, Botas et Ruiz fussent confrontés avec Callis.

— C'est pas la peine ! bava le chef du comptoir.

Après cette infecte comédie où les juges n'ont eu d'autre dada que l'étouffement de la vérité, le verdict n'est pas dur à deviner : malgré toutes les preuves de son innocence, Callis a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Or donc, y a plus de doutes : toutes les fariboles dégueulées par la poufiasse royale n'étaient qu'un chapelet de mensonges !

Sous Sagasta, c'est comme sous Canovas : y a rien de changé en Espagne !

MIRACLES INDUSTRIELS

Il en pleut des miracles, autrement costauds que les tours de passe-passe maquillés à Lourdes par les raticheux roublards.

C'est des découvertes scientifiques qui préparent au populo une ribambelle de jours de bien-être, quand on en sera venu à la saison galbeuse où toute la clique dirigeante sera en déconfiture.

Il ne se passe quasiment pas de semaine, sans

Le Sabottage

que, dans un patelin ou l'autre, un bougre mariolo ne dégote un perfectionnement de machine ou un mécanisme nouveau abrégant rudement le turbin humain, tout en augmentant la production dans des proportions mirabolantes.

Aujourd'hui, c'est d'Italie que rapplique le miracle industriel !

Un sculpteur vient de construire une espatriouillante machine à sculpter qui peut travailler le marbre aussi chiquement que l'artiste le plus à la roue.

L'inventeur est un officier des Bersaglieri.

Cré pétard, c'est encore de la veine qu'on n'ait pas expédié ce type-là en Ethiopie, se faire casser la gueule par les troupes de Ménélik.

Sa découverte aurait été dans le lac !

On peut bien supposer qu'un autre mariolo aurait eu une idée pareille à la sienne.... Mais quand ?

Ce qu'il en a disparu, tués par le militarisme, de gas farcis de jugeotte qui auraient pondu d'espatriouillantes inventions.

Et, hélas, c'est pas fini !

—o—

La nouvelle machine à sculpter est tout à fait renversante : tandis que le sculpteur, avec son ciseau, trace les lignes, les formes d'une statue ou d'un bas-relief, il ne sculpte pas rien que le boulot auquel il travaille directement, mais, en même temps, grâce à sa machine, il fait une ou plusieurs copies, dans les dimensions qu'il désire.

A part quelques retouches de détail, les reproductions sont aussi galbeuses que l'original. Cette perfection est due à une trempe spéciale des ciseaux employés par le sculpteur.

Déjà, il existait des machines de ce calibre, mais bougrement moins perfectionnées !

Ainsi, dans le faubourg Antoine, il y a quelques grands bagnes d'ébénisterie où on emploie une machine à sculpter le bois qui fait bougrement de besogne par terre. On lui donne des panneaux à sculpter et elle s'en tire passablement, ce n'est pas encore la perfection, mais il ne faut pas être trop gourmand.

—o—

Et foutre, c'est les prolos qui voient ces découvertes de mauvais œil !

En Italie, la machine à sculpter le marbre a déjà fait une cargaison de victimes : elle a ôté le pain de la bouche aux piqueurs de grés, et ce n'est pas fini !

A Paris, la machine à sculpter le bois a également coupé les bras à une flopée de sculpteurs ; et si ses ravages n'ont pas été plus considérables ça tient à ce qu'elle n'est pas de ces plus pratiques. Mais son perfectionnement n'est qu'une affaire de temps !

—o—

Ce qu'il y a d'enquiquinant dans ces mirifiques inventions, c'est qu'elles ne sont pas accueillies de tous avec jubilation.

Les pauvres bougres à qui elles prennent le turbin ne peuvent évidemment pas trouver ça rupin : on a beau leur seriner que la puissance productive est augmentée et la fatigue humaine diminuée,

Ils s'en contrefoutent !

Ils préféreraient que les choses fussent restées à l'ancien état, — et qu'ils aient toujours à bouffer une maigre pitance, en retour d'un travail aussi crevant qu'interminable.

Tout ça vient du mauvais alignement de la société actuelle : elle est si salement agencée que le moindre profit de l'un se manifeste par une cargaison de mal pour une flopée d'autres.

Grâce à cette cochonne de galette, qui est le grand ferment de discorde sociale, les moindres découvertes tournent au bénéfice des jean-foutre de la haute et engendrent la misère du populo.

Les machines, au lieu d'être les aides et les amis du populo sont donc lui de satanées ennemies.

Et, nom de dieu, il en sera ainsi tant que nous n'y mettrons pas un cran d'arrêt !

Seulement, il ne s'agit pas, comme des pauvres couillons l'imaginent, de partir en guerre contre les mécaniques et, nouveaux Don Quichottes, de s'écrabouiller le nez sur les roues des moulins industriels.

La belle jambe que ça nous ferait !

Le plan est de dégouter un alignement social grâce auquel les machines seront les associés du populo et tourneront au profit de tous et non, comme aujourd'hui, à l'unique bénéfice des exploités.

Turellement, ce galbeux alignement social aura un point de commun avec les alouettes : c'est qu'il ne s'amènera pas tout seul, pas plus que les alouettes ne pleuvent rôties.

C'est donc nous que ça regarde !

Des copains écrivent pour demander pourquoi la brochure *Boycottage et Sabottage* n'a pas été mise en vente chez les libraires et les dépositaires, kif-kif les journaux et autres publications ?

C'est qu'il y a un distinguo à faire entre cette brochure et les publications ordinaires.

Elle est faite, moins pour être vendue que pour être distribuée.

C'est un flambeau que tous les bons fieux qui ont compris la portée révolutionnaire du boycottage et du sabottage devraient avoir dans leurs poches pour distribuer aux prolos qui cherchent leur voie.

C'est surtout dans les pattes des sociaux qu'on devrait en fourrer ; dans les pattes de ceux qui, — avec beaucoup de bonne foi, — s'imaginent que la propagande se borne aux stériles agitations politiques.

Si ces gas-là sont empêtrés dans les ragougnasses politicardes, s'ils en pincement pour se fiche des bouffe-galette sur le râble, c'est parce qu'ils y croient voir une utilité.

Il faut leur gueuler « casse-cou ! » Il faut leur prouver qu'ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au croupion et sont victimes d'une sacrée illusion.

Puis, lorsque ébranlés, ils voudront se rabattre sur la rengaine « qu'en dehors de l'agitation politique on ne fait rien... » on leur explique que le contraire est justement vrai :

C'est uniquement dans les milieux où l'agitation politique tient la corde qu'on ne fiche rien — et c'est dans les coins où les bons bougres n'ont que les questions sociales et économiques à la bonne qu'on agit efficacement.

Depuis quatre ans, outre la fripouille opportuniste et réac, l'Aquarium est peuplé d'une cinquantaine de députés sociaux.

Qu'ont-ils foutu ?

Quelques discours, — et pas plus ! Les plus emballés sur la politocaille doivent convenir que c'est bougrement maigriot. Si on continue à avancer de ce train d'escargots, on peut supputer que, d'ici sept à huit siècles, on nous aura peut-être octroyé la journée de huit heures et quelque vague minimum.

N'est-ce pas désespérant, nom de dieu ! Comment diantre de si pitoyables résultats n'ont-ils pas dégoûté de la politique les plus enragés gobeurs ?

Ne serait-ce pas que les pauvres types n'ont rien aperçu en dehors de la politocaille ?

On peut le supposer ! Et donc, c'est à nous de les entreprendre et de leur expliquer la puissance des tactiques purement économiques : leur force s'aperçoit vivement, pourvu qu'on rumine un brin.

Toutes les binaises politiques sont basées sur l'abdication de la personnalité, l'inaction des individus : inutile que les électeurs se décarcassent et se grouillent, ils ont élu des représentants ! Toute la puissance des votards a été transvasée en ces birbes qui, seuls, existent désormais. Le populo n'est plus que des zéros en chiffres qui s'ajoutent à la droite de ces unités que sont les « élus » pour accroître d'autant leur influence.

Un tel fourbi est la négation de la vie : c'est le maintien idiot de toutes les vieilleries, la conservation des pourritures, le croupissement fangeux des égouts, — tandis que la vie est faite de perpétuels changements, de modifications incessantes, de marche constante en avant.

Il n'en est foutre pas de même des tactiques économiques ! Ici, y a rien de fait si on n'opère pas soi-même : il faut mettre carrément la main à la pâte, il faut se patiner dur et ferme. Faut pas être clampin, ni feignasse et aimer s'endormir sur le rôti ! Ces tactiques nécessitent des hommes d'attaque, farcis de jugeotte. C'est dire qu'au lieu d'avachir les individus, elles développent leur initiative et façonnent des tempéraments vigoureux.

Voilà ce qu'il faut seriner, sans fin ni trêve, aux pauvres bougres encore embistrouillés de politocaille.

Et foutre, à moins d'être bouchés à l'émeri, ils finiront bien par comprendre !

—o—

Cré pétard, je m'aperçois qu'en ruminant, j'ai perdu de vue le point de départ de ma tartine, — mais la conclusion que je viens de tirer nous y ramène tout de go :

Un chouette moyen de prouver la puissance des tactiques économiques, est de les montrer en œuvre : à ceux qui doutent, il n'y a qu'à fourrer dans la patte un exemplaire de *Boycottage et*

Sabottage, et si le truc les épate, on en est quitte pour leur expliquer par le menu de quoi il retourne :

Qu'on imagine deux prolos, L'un, bourré des théories du socialisme autoritaire, affirmant que la loi des salaires est inexorable et irréductible, et n'attendant son bien-être que de l'intervention des pouvoirs publics ;

L'autre, farci d'initiative, ayant de la moelle et du biceps, et n'étant foutre pas disposé à se laisser bouffer la laine sur le dos.

Si le premier est logique avec ses théories, quoi que tente le singe pour lui serrer la vis ou rogner sa paye, il ne bronchera pas : il subira toutes les avanies. En effet, pourquoi tenterait-il une résistance que d'avance, il sait inutile ? Son seul joint sera de relancer son « élu » pour lui mendigoter une bonne loi. L'élu promettra, y a pas d'erreur ! et le turbineur gobeur s'en retournera au bain, sans plus piper.

L'autre prolo, au contraire, manœuvrera pour résister à la crapulerie de son exploiteur. Et fichtre, s'il a le nez creux, il ne sera pas en peine de moyens de lutte !

Sans aller plus loin, sans même avoir à s'entendre avec d'autres bons bougres, le sabottage lui sera un riche moyen d'action.

Et le singe se trouvera le bec dans l'eau ! A d'autres moyens de lutte — grève ou boycottage — il pourrait résister.

Au sabottage, bernique ! Sur ce terrain, le galeux se trouve aux prises avec la puissance insaisissable et irréductible de l'individu conscient.

La grève n'effarouche pas l'exploiteur : il bouffe bien et profite du chômage pour bazarder les rogatons qui moisissent dans ses magasins ;

Pour les grévistes, c'est une autre paire de manches : leur unique distraction est de danser devant le buffet, et ça ne remplit pas le ventre, nom de dieu !

Puis encore, les singes peuvent répondre à la grève, kif-kif les patrons mécaniciens anglais, par le maudit *lock out*.

Le *lock out*, c'est le boycottage pratiqué par les patrons : les prolos mécaniciens s'étant mis en grève à Londres, les patrons de toute l'Angleterre se sont solidarisés avec leurs charogneux copains de Londres et ont proclamé le *lock out*, c'est-à-dire qu'ils ont bouclé leurs usines et prétendent ne les rouvrir que lorsque les prolos auront fait soumission.

Si, en place de la grève, les mécaniciens de Londres avaient usé du sabottage, en grande largeur, les patrons auraient pu se fouiller pour appliquer le *lock out*.

C'est justement là une des causes qui font la supériorité du sabottage sur d'autres tactiques de lutte : le patron se trouve désarmé ! Aux prises avec un adversaire insaisissable, il ne sait par quel bout s'y prendre pour résister.

« Il peut saquer son personnel ! » allez-vous objecter.

Eh oui, il peut faire boîte nette, balayer tous les gas qu'il soupçonne de sabotter.

Et puis après ? Est-ce que ça lui assure l'avenir ? Eplucherait-il jusqu'à la gauche les nouveaux prolos qu'il embauchera, ce n'est pas ça qui les empêchera de sabotter !

—o—

Le sabottage n'est d'ailleurs, pour les turbineurs, que la nette compréhension du système social actuel.

Tout est commerce !... C'est à dire duperie. Seul, dans cette garce de société, le populo a été assez poire pour ne pas faire de commerce : il a vendu sa force de travail avec une pyramidale honnêteté.

Au lieu d'en fournir juste pour l'argent qu'on lui aboulait en retour, — et plutôt moins ! — le couillon produisait tant et plus, se crevant à la peine.

Cette nigauderie n'est plus de saison ! Turellement, les capitalistes vont y trouver un sacré cheveu.

Mais foutre, qu'ils se consolent en songeant que ce n'est là qu'un avant-goût de la capilotade qui leur pend au nez : en effet, si les prolos se foutent à leur servir du sabottage à gogo, ce n'est pas dans l'espoir de consolider la salope de société actuelle, mais bien d'activer sa crevaillon !

A QUOI SERT LA RELIGION ?

Oh foutre, y a pas à tourner autour du pot, la réponse est bougrement facile : la religion sert aux roubleurs pour foutre dedans une trifouillée de gobeurs et de niguedouilles.

Le birbe qui, sans en fiche un coup, veut

vivre — et bien vivre — aux crochets de ses semblables, n'a qu'à se faire une trogne de cafard, à passer pour un cul-bénit, et il pourra ainsi flouer son monde en toute tranquillité.

Les bons bougres se souviennent peut-être de Macé-Berneau, un banquier épolant, le modèle du genre : il était tellement gobé par la frocaille que le pape, ce vieux croûton de Léon XIII, lui envoya son portrait, avec sa bénédiction à la clé.

Aussi, mince qu'il en pleuvait du pognon, chez Macé-Berneau ! Un facteur spécial s'amenait tous les matins à la turne, chargé d'un fardeau de lettres chargées.

Le bougre avait une clientèle huppée : évêques, chanoines, ratichons, nonnes et nonnains, bigots, cagots et ostrogoths, — en un mot, toute la séquelle, toute la putainerie des boîtes à bon dieu, tous les marlous de cathédrale, lui aboulaient leur gallette, afin qu'il la fasse « croître et multiplier », selon la formule des livres prétendus saints.

Le pape lui-même, — qui est pourtant bougrement dur à la détente, — avait envoyé du pèze à Macé-Berneau, en plus de sa bénédiction.

Tout alla chouëttement pour l'engeance noire, jusqu'au jour du miracle : un beau matin, le saint homme qu'était le sacré banquier fut introuvable, — il s'était éclipsé... et les millions idem !

Il y eut des pleurs et des grincements de dents, parmi la frocaille. Cette purge fut pour la séquelle un avant-gout de purgatoire.

Le mal fut d'ailleurs bougrement minime ! Un proverbe dit que le pognon volé ne profite pas, — les ratichons et le pape qui furent si richement bernés par Macé-Berneau, en sont la preuve.

—o—

Pensez-vous que le truc est usé ? Qu'il n'y a plus mèche d'attirer la confiance des jobards en se faisant une trogne de bigot ?

Ah ouat, c'est toujours kif-kif !

Un des disciples du fameux berneur vient de le prouver, ces temps derniers, en roustissant près de trois millions, à une tapée de gogos de l'Arbresle et des patelins environnants.

Le fricotteur, un nommé Passeron, notaire à l'Arbresle, moins bidard que d'autres, n'a pu s'éclipser à temps : il a été fourré au bloc et, après 14 mois de prévention, on vient de lui administrer trois ans de prison.

Une année par million !

Ça vaut le coup, nom de dieu !

Et, les bons bougres, notez que le birbe ayant déjà quatorze mois de tirés va, d'ici quatre mois, se trouver à moitié de sa peine et, étant donné sa bigoterie, on lui administrera sûrement la libération conditionnelle.

Son tarif se trouvera donc réduit de moitié : six mois par million !

Ce ne sera vraiment pas chérot.

Le Passeron était le paragon de la bigoterie : l'était honnête depuis les tiffes jusqu'aux doigts de pied, — à part les pattes qu'il avait croches, l'animal était parfait. Mais, une piété exemplaire rendait invisible ce petiot défaut : il ne démarrant pas de l'église et, tous les mois, il se foutait une indigestion de pains à cacheter.

Aussi, ce que les ratichons l'avaient à la bonne ! Ils l'invitaient à toutes leurs goinfries et ils lui donnaient des tuyaux sérieux sur les michets bons à plumer.

Et foutre, ils lui en ont donné de si baths aux pommes que, grâce à ses airs de fesse-mathieu et de bouffe-gaspard, le fricotteur a rousti un magot qui approche de trois millions.

—o—

« Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieus est à eux ! »

Ça, c'est parole d'évangile.

Et, mille tonnerres, les gourdiflots qui se sont laissés enfler par le Passeron peuvent se consoler de la perte de leur saint-frusquin en s'appliquant le boniment évangélique.

S'ils sont rétamés dans ce bas monde, dans le royaume des taupes, ils siègeront à la droite du Père des Mouches, et ça leur fera une belle jambe !

Il n'y a qu'un malheur : c'est qu'ils n'aient pas été davantage échaudés, leur part de gâteau, dans le royaume des taupes, serait ainsi bougrement plus fadée.

Au surplus, dans la bande des rincés, y a pas que des andouilles farcies et des trous du cul, y a aussi de rudes mufles !

Un des plus riches échantillons de l'espèce est un jean-foutre de Savigny (un petit patelin qui perche près de Saint-Bel) ; l'animal a été nettoyé par le Passeron d'une cinquantaine de mille balles. A part ça, il était ladre comme un porc : un jour de foire, un prolo, bonne pâte qui n'aurait pas fait tort d'un centime au plus grand filou de la boule ronde, vint lui emprunter dix balles. Le jean-foutre ne marcha pas, le prolo n'étant pas un cul-bénit ! Il ne se déboutonna que pour le Passeron et, aujourd'hui, il en subit les conséquences.

—o—

Le Macé-Berneau et les Passeron sont une sacrée légion, nom de dieu !

Et c'est à l'abri des bannières de l'église que les sacrépants de ce calibre opèrent avec le plus de galbe.

Ainsi, les bons bougres, la religion nous apparaît sous son véritable aspect : comme attrape-nigauds, piège à gourdiflots et hameçon à pantouffards, y a rien de plus hurf !

Et foutre, y a pas à s'en épater : qu'est la religion, sinon le microbe de la bêtise humaine !

La Chanson des Corbeaux

*Les corbeaux sont les rois du monde,
La terre est leur garde-manger.
Corps de vierge ou charogne immonde,
A leur ventre tout est léger.
Car les corbeaux aiment la viande,
Et des cadavres en lambeaux
Leur bouche goulue est friande.
Il faut de la viande aux corbeaux !*

*Les intrigants qui nous gouvernent,
Prêtres, démagogues et rois,
Sont, dans l'ombre de leurs cavernes,
Grands amis des oiseaux de proie.
Ils se repaissent de misère,
Et le pauvre a, pour tout tombeau,
Les routes que ses pieds usèrent.
Il faut de la viande aux corbeaux !*

*Adolescents encore imberbes,
Cœurs virils par l'amour gonflés,
Corbeaux pleins d'avenir superbe,
Travailleurs du fer ou du blé ;
Laissez-moi là vos amoureuses,
Eteignez vos futurs flambeaux,
Et marchez aux tueries nombreuses...
Il faut de la viande aux corbeaux !*

*Mères ingénument fécondes,
Si fières de vos chers petits,
Entourez-vous de têtes blondes,
Oiseaux contre vos seins blottis.
Pour les puissants et leurs batailles,
Faites des fils caillants et beaux :
Faites des soldats, valetaille !
Il faut de la viande aux corbeaux !*

Chouette binaise !

Les copains vont être épatés, cette semaine, en reluquant la frimousse du caneton et en le voyant imprimé en caractères neufs, depuis la date jusqu'au nom du gérant.

• Voici l'explication :

Le Père Peinard est dans ses clous !

Désormais, il a à sa libre disposition le matériel typographique nécessaire à la composition du canard, et même un tantinet en plus, de sorte qu'il y aura mèche de publier, avec plus de facilité qu'avant, une kyrielle de flambeaux de propagande.

Ce qu'il y a de chouette, c'est qu'il va être moins sous la coupe des patrons, et la mauvaise volonté d'un de ces birbes pourra moins entraver la publication du canard.

Je dis « moins », hélas ; rien que « moins » !

Car foutre, le caneton n'est pas libéré complètement : il est encore tenu par une patte.

Pour les copains qui ne sont pas à la coule de l'imprimerie, je vais expliquer de quoi il retourne :

Y a deux parties distinctes dans la confection d'un journal.

Primo, l'alignement des petites lettres de plomb, que les typos enfilent à queue leu-leu, l'œil en l'air jusqu'à en faire des lignes. Puis, quand on a composé la tapée de lignes nécessaires pour farcir le canard, on aligne la mise en pages. On a alors une grande plaque de plomb, formée de milliers et de milliers de petites lettres, maintenues côte à côte par un serrage carabiné.

Le canard est prêt à tirer !

Alors commence la deuxième opération :

Les formes du journal sont collées sur une machine, on fiche le moteur en route, et ça roule !

Il n'y a plus qu'à munir la bécane d'encre et de papier pour que les journaux se débitent tout mprimés.

—o—

De ces deux opérations, pour le Père Peinard, la première seule sera désormais faite directement.

Quant au tirage, il faudra comme par le passé, avoir recours à un imprimeur.

Dans cette binaise, faute de pouvoir faire le tirage soi-même, il n'y a donc, jusqu'ici, que de l'indépendance acquise, sans économie réalisée.

C'est quelque chose, mais ce n'est foutre pas suffisant !

Ce qui procurerait une riche économie, ce serait d'avoir la machine et le moteur et de pouvoir, directement, confectionner le journal d'un bout à l'autre.

Alors, ce serait rupin !

A part, le marchand de papier, tous les intermédiaires seraient éliminés.

C'est pour le coup qu'il y aurait mèche de se fendre d'une trifouillée de publications, manifestes, brochures, affiches, etc., qu'on pourrait établir à bon compte et qu'il y aurait, par conséquent, possibilité de répandre à profusion.

Voilà, par exemple, la grande foire électorale pour le renouvellement des bouffe-galette de l'Aquarium qui s'amène dans quelques mois. Certes, on fera des pieds et des pattes pour fiche en lumière que le suffrage universel n'est que le muselage universel. Mais combien plus intense serait l'action, si on pouvait accoucher d'une charibottée de flambeaux, ce qui serait relativement facile, si on avait l'outillage complet d'imprimerie.

Il n'y a qu'un cheveu, mais nom de dieu, il est aussi gros qu'un câble ! C'est la question de pognon.

Une machine, avec tout le bataclan indispensable, ça représente quelques beaux billets de mille.

Bast, patience !

J'espère foutre bien que le moulin à imprimer viendra, un de ces quatre matins, compléter le matériel de composition.

—o—

Avec l'outillage complet d'imprimerie, y a bougrement de projets dont la réalisation semble encore lointaine et qui, sans d'aussi grosses difficultés que maintenant, pourraient être métrées à bien.

Ainsi, le projet du quotidien n'est pas fichu au rancard ; jusqu'ici, les souscriptions n'ont pas été assez abondantes..., inutile d'en éplucher les causer.

Le fait brutal est déjà assez brutal par lui-même !

La nécessité du quotidien n'en reste pas moins bougrement impérieuse, et y a foutre pas à tortiller : il faudrait se décarcasser et tirer des plans pour arriver à le faire éclore.

Un joint qui pousserait ferme à la roue, serait de décrocher tout le bazar à imprimer.

—o—

Autre chose : tout se tient dans la question de propagande !

Et donc, pour activer la réalisation des projets que je viens d'esquisser un des plus chouettes trucs serait que les copains poussent à la vente

du Père Peinard, car fichtre, ça ne va toujours que d'une aile! On est constamment à tirer la queue du diable et ça crée une kyrielle d'empêchements qui paralysent bougrement.

Il ne faudrait pourtant pas épais d'efforts pour qu'on ne soit plus canulé de ce côté!

Que chaque bon fieu qui a le caneton à la bonne dégote, qui un nouveau lecteur, qui un nouvel abonné, qui un vendeur dans un patelin où il n'y en a pas encore.

Et ça ronflerait, bon dieu!

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des mois; Pluie d'étoiles, éclipses et marées; les Saisons; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique; les Cabots de la haute; le Sabottage; la Fabrication de l'or et des pierres; l'Inquisition moderne en Espagne; les Hordes de trimardeurs; Sergot, poésie; le Distinguo du « tien » et du « mien »; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique; l'Autorité tue l'amour; le Pacte de Famine.

GRAVURES. — Liberté! l'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été; Rien pour tous, tout pour un (extrait du « Postillon » de Munich); le Veau d'or; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de « The Comming Nation », journal de la colonie Ruskin; l'Inquisition; la noyade, le fouet et le bâillon, le grillage des chairs, l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles; Germinal! Gessler vit encore! dessin de Roddel; la Misère en gibus et en redingue; le Paysan, dessin de A. Willette; le Mariage moderne; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du « Cri de Paris »).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — SUR LEUR DEMANDE LES ACHETEURS DE L'ALMANACH RECEVONT PENDANT UN MOIS, LES TEMPS NOUVEAUX, LE PÈRE PEINARD. EN OUTRE, L'ALMANACH CONTIENT UNE INVITATION A L'ŒIL POUR LE THÉÂTRE CIVIQUE.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.



Les Mécaniciens Anglais

La colossale grève des mécaniciens anglais va toujours son petit train-train, à raison de 650.000 balles que, chaque semaine, le comité de la grève distribue aux grévistes.

A ce jour, je ne crois fichtre pas me gourrer en jugeant à une vingtaine de millions le magot distribué aux chômeurs.

Y a qu'en Angleterre où de telles batailles, à coups de millions, soient possibles entre prolos et capitalos.

C'est évidemment épatant! Est-ce à dire que l'exemple est à suivre et que les prolos des autres patelins doivent s'aligner pour empiler des billets de mille à la caisse d'épargne, afin d'être au sac, en cas de grève?

Je crois que ce serait un sale truc! M'est avis que c'est le biceps et l'initiative qui, plus que les billets de banque, doivent foutre les patrons en déroute. Si on est assez naïfs pour batailler avec ces charognes sur leur propre terrain, celui du capital, y a bougrement de chances pour qu'on soit roulés!

Dam, les exploiters ont plus de de pognon que nous, par conséquent ils peuvent résister davantage.

Pour que les singes risquent d'être roulés, il faut déplacer la lutte: il faut que la poigne et la jugeotte, et non le pognon, décident de la victoire.

Si les prolos comprenaient le fourbi, les grèves ne seraient plus les somnolentes et pacifiques cessations de travail qu'elles sont encore: elles auraient des petits airs révolutionnaires et bougrements tapageurs.

Et, cré pétard, elles ne dureraient pas trois mois, kif-kif la grève des mécaniciens anglais!

—0—

Jusqu'ici, les mécaniciens anglais avaient eu le nez assez creux pour ne pas se laisser emboiter dans le traquenard de l'intervention gouvernementale. Ils n'avaient d'ailleurs pas grand mérite à la chose, vu qu'en Angleterre on est habitué à ne compter que sur soi et non sur l'Etat, et, qu'au surplus, les patrons avaient carrément refusé tout arbitrage.

Mais, quand les capitalos ont vu le pognon continuer à affluer, ils ont tiré des plans pour énerver les mécaniciens et les foutre dans la panade.

Ils y ont réussi, les salauds! Et ça a été bougrement simple: sur l'initiative d'une grosse bourrique ministérielle on a emmanché une conférence où 14 délégués des patrons devaient discuter avec 14 délégués des ouvriers pour arriver à faire une cote mal taillée.

Après quinze jours de bafouillage et de chicanes à perte de vue, cette sacrée idiote conférence s'est dissoute et les délégués des prolos gueulent partout qu'il n'y a pas mèche de s'entendre et qu'on voulait les rouler.

Cré pétard, il leur a fallu quinze jours de réflexion pour s'apercevoir de ça! Nom de dieu, ils ont donc la comprenette bouchée?

Turellement, quantité de pauvres bougres avaient mis tous leurs espoirs dans cette conférence: ils s'étaient monté le bobéchon et croyaient qu'il en sortirait quelque chose, — si peu que rien!

Et va te faire foutre! La conférence accouche d'une vessie de loup. Mince de déception! Ce n'est pas cet anicroche qui va fiche du beurre dans les épinières des grévistes.

Et ceci me ramène à ce que je jaspinais plus haut: si matelassés de millions que soient ces prolos, la grève des bras croisés, à coup de billets de mille, sera toujours une duperie pour eux.

Parlez-moi de la grève des poings fermés!

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin de mettre un frein à l'avalissement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants:

10 brochures, 0,25; par la poste,	0 fr. 35
100 — par colis postal,	2 fr. 50
500 — — — — —	11 fr. »
1000 — — — — —	20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage: Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.



Chanelle exploitrice

Orléans. — J'ai déjà eu l'occasion de passer à l'astique une grosse poufiasse, patronne d'un baigne où des kyrielles de pauvres bougresses se crévent à fabriquer des corsets, histoire de gagner à leur guenon ses robes de soie et ses broches en or.

Et foutre, y a pas à tortiller, l'exploitation que subissent les femmes est encore plus dégueulasse que celle que les capitalos imposent aux hommes, et ça s'explique par leur faiblesse!

Les galeux ont plus commode de tondre des pauvres ouvrières qui, la plupart du temps, n'osent pas piper mot, — et ils ne s'en privent pas!

Et la grosse poufiasse dont je jaspine est du nombre de ces exploiters sans scrupules.

Cette guenon a fait son apprentissage d'exploiteuse comme « sous-maitresse » dans une de ces sales boîtes où les femmes sont exploitées sur toutes les coutures, aussi est-elle châtée du côté du cœur.

Elle est d'une roserie qui va à la cruauté. Non contente de faire endurer toutes les vexations possibles à ses esclaves, elle fiche brutalement à la porte les pauvres bougresses que le surmenage ou le manque d'air des ateliers rend malades.

La garce n'est pas en peine de chair à travail! Que ses ouvrières tombent comme des mouches aux premiers frigos, elle s'en fout: pour une de partie, elle en a dix qui se présentent.

Il faut vivre, hélas! Et pour vivre il faut masser dur, — pas de turbin, pas de pain, dans l'infecte société actuelle, — à moins d'être assez crapule pour vivre en capitalo en pillant et rançonnant le populo.

Ce qu'elle est chipie, hargneuse et rogneuse, la grosse dondon en question!

Y a pas que ses ouvrières qui ont à souffrir d'elle: dans son « intérieur », c'est kif-kif bourriquot. Une grosse madame de son calibre se déshonorerait si elle faisait son pieu: il faut aussi lui rincer la cuvette, tandis qu'autrefois!...

La poufiasse a donc une bonne et, chaque mois, elle lui râfle cent sous, sous prétexte de garantie. Puis, au bout de peu de temps, on cherche noise à la pauvre bougresse, on l'engueule ou on lui reproche des amoureux..., tout ça pour la forcer à déguerpir. Et, turellement, on lui garde les fameux cent sous de garantie.

C'est au point que la toupie ne trouve plus de bonnes à Orléans, — elles ne marchent plus! Il faut qu'elle s'adresse aux bureaux de placement de Paris.

Tous parçils, les gouvernants!

Limoges. — La gouvernaille, petiote ou grande, est toujours un ramassis de jean-fesse!

C'est la situation qui veut ça: le meilleur type devient vivement un sacré charognard quand il cesse d'être un simple bon bougre pour devenir un gouvernant.

La municipalité socialarde de Limoges ne fait pas exception à la règle. Voici sa dernière salopise:

Dhorr ayant promis de venir faire quelques conférences, les copains se mirent en quête d'une salle. Ils s'adressèrent au maire pour avoir la salle des conférences qui, par son caractère communal, devrait être à la disposition de tous, — sur simple demande.

La salle en question était libre: les camaros la retiennent illico et adressent leur demande au maire.

Le type, un bon socio, — ou sinon lui, ses sous-ordres, — ont trouvé moyen de faire balader les copains pendant près d'une semaine, sans s'occuper s'ils leur faisaient perdre leur turbin.

Et tout ça pour la peau!

D'abord, la lettre de demande s'est trouvée égarée, — les camaros en ont remis une autre, car savez-vous, la foorme exige que les choses soient faites en règle! Ensuite, la réponse a été ajournée... et, finalement, le préfet se trouve avoir besoin de la salle.

Or, pour faire plaisir au préfet, que ne feraient pas ces braves socialos!

Si les types eussent été des gas à poil, ils auraient répondu au préfet: « C'est ici comme à la pissotière, chacun son tour: votre demande rapplique en second, c'est donc en second que vous aurez la salle! »

Quiche! Y avait pas de pet qu'ils opèrent ainsi : ils étaient bougrement trop contents d'avoir un prétexte pour faire une muslerie aux anarchos.

Mais les couillons en seront pour leurs frais d'obstruction : Dhorr ira à Lamoges, malgré les manigances des oisons de la Volière Municipale, — et il aura une salle, quand même!

Roussin roussi!

Saint-Nazaire. — Par le plus grand des hasards, un copain a eu connaissance d'une babillarde qu'un triste type a adressé au préfet du département pour mendigoter une place de mouchard.

Faut-il être avili, nom de dieu, pour se ravalier à une telle ignominie!

On a beau dire que la faim excuse bien des cochonneries, une telle malpropreté est inexcusable.

Y a d'autres moyens de bouffer, sans remuer la casserole!

Le plat-cul qui se fait mouchard, ou se propose de l'être, ne songe-t-il donc pas que, demain, il lui faudra peut-être foutre au bloc ses meilleurs amis, ses frères, ses père et mère, ou peut-être même les assommer dans une manifestation?

Rien qu'à songer à pareille hideur, y a de quoi vomir tripes et boyaux!

Et dire qu'il y a des êtres qui ne rougissent pas de bouffer de ce pain là!

Pour en revenir au morpion qui veut être de la secrète à Saint-Nazaire, j'ai sa babillarde sous le nez:

Après avoir expliqué qu'il a été un bon troubade et qu'il a fait une charibotée de campagnes, le dégoutant explique au préfet qu'il fait partie de plusieurs groupes et qu'il pourra beaucoup moucharder...

Il ajoute qu'il sera un bon pisteur et il conclut en bavant qu'il est prêt à vendre ses amis et sa famille pour ne pas trahir la Secrète!

Nom de dieu, c'est le comble de l'ignominie!

Inutile d'ajouter que le nom du salaud est connu, c'est dire que les services qu'il pourra rendre seront bougrement minces, en admettant que ses services soient acceptés.

Cafards en rogne

Tarare. — Les calotins de Tarare sont dans une sacrée rogne après le Père Peinard!

Dam, les salopauds s'étaient imaginés que les atrocités de leurs ignorants resteraient inconnues, — et va te faire foutre.

Le vieux gniaff débène le truc!

Dans leur fureur, les cafards s'en prennent au copain vendeur : l'autre soir, comme le camarade gueulait le caneton, voilà qu'un ostrogoth lui saute sur le poil, l'accusant « d'insulter à ses convictions religieuses! »

Et voilà que cet ahuri, se croyant policier, veut amener le vendeur au poste.

Le gas y est déjà allé tant de fois, qu'une fois de plus ne l'effarouche pas : il va donc au poste!

Mais là, épatement du roussin amateur : les policiers l'engueulent, furieux de la concurrence qu'il leur a fait! Ils lui foutent un savon et l'accusent « d'usurpation de fonctions ».

Turellement, le copain vendeur est ressorti de la boîte, après avoir offert le caneton à toute la bande. Et il s'est refoutu à brailler à pleins poumons, à la grande jubilation du populo qui a la frocaille dans le nez et qui était bougrement à la joie de voir le Père Peinard crosser ferme la vermine noire.

Et, nom de dieu, c'est pas fini!

Vive la Liberté!

Toulon. — L'autre jeudi, un détenu faisant partie d'une équipe employée au balayage des quais a réussi à s'évader.

Toute la racaille s'est foutue en chasse, mais va te faire lanlaire! l'oiseau était envolé, — et bien.

Souhaitons qu'il ait davantage de chance que d'autres évadés qui ont été repincés; entre autres les deux suivants:

Le premier, en prévention de Conseil de guerre pour avoir fichu une baffé à un caporal, à bord du *Chéribon*, réussit, à la traversée du détroit de Messine, à piquer une tête dans le bouillon. Il allait atterrir sur la côte de Sicile quand des couillons de pêcheurs l'ont amarré dans leur barque et reconduit à bord.

Cela prouve qu'il y a des moules partout! Quoique pas français, ces ostrogoths ont fait volontairement le sale métier de roussin.

Et de deux: en Algérie, on vient de refiche le

grappin sur un dur-à-cuire évadé depuis décembre 1893 du pénitencier d'Oran; quoique à peine âgé de 27 ans, le bougre a déjà trinqué quatre fois, toujours pour menaces envers ses supérieurs! Et il a une vingtaine d'années de travaux publics à tirer.

Evidemment, il y est pour la vie! Et pourtant, le gas doit avoir du poil au ventre; il est plus que probable que, collé dans un autre milieu que la caserne, il fut devenu un riche fiston.

Ah, nom de dieu, c'est une sacrée mangeuse d'hommes énergiques que cette maudite caserne!

Toujours les « lois scélérates »

Nouzon. — Il y a quelques semaines, les murs de Nouzon se tapissaient d'affiches du *Libertaire*, « Germinal! »

Y avait pas de mal à ça, et la preuve, c'est que le *Libertaire* n'a pas été emmiellé pour cette publication.

Mais, grâce aux lois scélérates les marchands d'injustice peuvent se passer toutes les crapuleries qui germent dans leurs citrouilles pourries.

Or donc, ceux de Charleville ont cherché pouille à un copain de Nouzon, Roger, et lui ont fait un crime des affiches sur « Germinal ».

Pour quelles raisons? Pour aucune!

En effet, si les chats-fourrés poursuivent Roger c'est uniquement parce que l'fantaisie leur en a pris: de charges contre lui, ils en ont peu!

Ils le poursuivent lui, faute d'autre, car ils n'ont pas la moindre preuve à sortir. Même en auraient-ils qu'ils devraient lui foutre la paix.

Et voilà une nouvelle preuve, après trente-six mille autres, que sous la république opportuniste la liberté n'existe pas plus que sous Badingue.

Et il en sera ainsi, tant que nous serons assez truffés pour nous laisser gouverner: la couleur et l'opinion des gouvernants n'y fait pas, qu'ils soient bleus, blancs ou rouges, leur dada à tous est de serrer la vis au populo!

Trente-six poids!...

Honfleur. — Eh oui, les marchands d'injustice ont trente-six poids... sinon davantage.

Tandis que, pour des couillonades, ils cherchent pouille à de bons lieux, — exemple le copain de Nouzon dont je viens de jaspiner, — pour des choses bougrement plus sérieuses, ils sont d'une douceur de pâte de guimauve.

Ainsi, qu'y a-t-il de plus abominable que d'empoisonner le populo?

Certes, y a rien de plus crapuleux!

Et pourtant les juges considèrent ça comme une peccadille de rien.

Par exemple, que croyez-vous qu'on va faire à un crapulard de meunier et boulanger de Geneville, un patelin à un saut de puce de Honfleur, qui mélangeait de la sciure de bois, bougrement moulue, à la farine et faisait du bricheton avec?

Ce qu'on va lui faire?

Rien du tout, nom de dieu!

Tout au plus lui administrera-t-on quelques louis d'amende;

Et la charogne en sera quitte pour donner un peu moins de poids!

Ah oui, l'égalité devant la loi..., quelle vaste blague, mille sabords!

Petite guerre

Cherbourg. — L'homme est le produit du milieu dans lequel il patauge.

Pour ça, y a fichtre pas d'erreur!

Supposez que, sans fin ni cesse, vous serriez à un type que tuer est une action d'éclat, qu'il n'y a rien de plus méritoire.

Forcément, le tupe deviendra un maniaqué du crime!

Et, avant peu, il n'attendra pas que vous lui donniez la permission de tuer; il surinera malgré lui.

C'est ce que font les troubades.

L'autre nuit encore, c'est arrivé à Cherbourg: dans la nuit du 29 novembre, un pauvre bougre a été trouvé aux trois quarts escoffié, tout en compote, sur le quai Alexandre III. Le malheureux avait reçu huit coups de couteau et ses tripes pendaient hors du ventre. Turellement, il ne respirait qu'à peine, il doit être clampsé maintenant.

C'est trois marsouins qui ont fait le coup: ils devaient s'embarquer pour le Tonkin quarante-huit heures après et, en goût de sang, n'ayant pas encore de Pavillons-Noirs à leur portée, ils se sont rabattus sur un prolo français.

N'allez pas croire, les bons bougres, que cet « état d'âme » est spécial aux inférieurs,

Foutre non! C'est encore plus carabiné chez les supérieurs.

Comme échantillon voici le becquet d'une babillarde écrite par le galonnard Esterhazy à propos d'une maîtresse dont il avait soupé:

« Je suis à la merci de cette drôlesse, si je com-
» mets vis-à-vis d'elle la moindre faute. Et c'est
» une situation qui est loin d'être gaie. Je la hais,
» tu peux m'en croire et donnerais tout au monde
» pour être aujourd'hui à Sfax et l'y faire venir.
» Un de mes spahis, avec un fusil qui partirait
» comme par hasard, la guérirait à tout jamais. »

Mille tonnerres, après de si éclatantes preuves, qui osera nier que le militarisme soit l'école du crime?

Petiot paradis!

Béru est un petit patelin des environs de Tonnerre comme il en faudrait des charibotées, aux quatre coins de la France.

Y a là que des vigneron, qui cultivent leurs terres sans se jalouser et sans se chercher rogne. Au contraire, foutre! Ils ne ratent jamais une occasion de se donner un mutuel coup de collier et pratiquent la solidarité en grande largeur.

« Comment diantre ce miracle est-il possible? » vont interroger les niguedouilles.

Oh foutre, c'est bien simple: les culs-terreux sont décaressés de préjugés!

Et cela seul a fait le miracle: les hargneux pétrosquins vieux jeu, toujours à liarder et à chicaner, ont fait place à des gas francs du collier et bons lieux.

Mais aussi, l'église a été abandonnée, le rati-
chon a été obligé de foutre sa course faute de clients, le garde-champêtre lui-même a été balancé.

Les vigneron vivent donc, dans leur patelin, aussi librement et aussi chiquement qu'il est possible dans la société actuelle.

Et ça ne les empêche pas d'être impatientes de voir la Sociale leur faire risette!

AUX PARTISANS D'UNE COLONIE

COMMUNISTE EN FRANCE

Décidément je crois que nous n'avons pas trop mal choisi notre moment pour lancer l'idée de la création d'une colonie communiste: l'idée est dans l'air et si nous n'en avons pris l'initiative d'autres n'auraient pas tardé à le faire.

De tous côtés arrivent des avis favorables, seulement on ne peut pas encore se faire une idée exacte du nombre de camarades qui partagent notre manière de voir, les copains nous écrivant généralement au nom des camarades du pays qu'ils habitent, sans nous dire si c'est au nom de dix ou de trente.

C'est surtout du Midi que nous arrivent les adhésions: l'Est aussi donne, puis l'Ouest, enfin le Nord. D'ailleurs, que les adhésions arrivent d'ici ou de là, peu importe pourvu qu'elles arrivent!

Que ceux qui ont des renseignements à nous communiquer s'empressent de nous faire parvenir un mot.

D'après les babillardes que nous recevons, des camarades sont comme sur des charbons ardents: ils voudraient déjà y être à taper dans le tas pour le compte, non d'un capital quelconque, mais pour la communauté anarchiste, pour soi-même, pour l'idée communiste.

Un peu de patience! Nous pouvons déjà prévoir que ce ne sont pas les énergiques qui manqueront. Il ne reste plus qu'à savoir s'il y en aura suffisamment derrière pour les appuyer? C'est là qu'est la grosse question!

Pour commencer il faudra bien de l'argent, pour louer les quelques hectares et les bicoques nécessaires aux maraichers du métier ou d'occasion qui s'aideront mutuellement.

Pour les cordonniers et les tailleurs, comme moi, nous savons bien que les camarades commanderont plutôt leurs fringues et leurs godillots à la communauté qu'à un capital, exploitateur de miséreux.

De la sorte ce que nous gagnerons fera vivre les coteries qui gratteront le sol.

Donc, tout va bien! Plus nous envisageons l'affaire, plus nous nous dégageons du brouillard, plus l'idée prend corps et moins nous voyons d'obstacles, le principal étant le manque de partisans!

Que les copains nous envoient toujours leur adhésion avec le nombre autant que possible exact de camarades qui, autour d'eux, voient la chose en bien.

Toujours à la même adresse:

G. BUDAUD, 4, passage Boiton, Paris.

SÉRIE DES MATINÉES LIBERTAIRES

Salle Cloche, 80, boulevard de Clichy
Dimanche 12 Décembre 1897, à 2 heures

Grande Matinée Libertaire

AU PROFIT DE LA PROPAGANDE

Causerie par le camarade Brunet : l'Art et la Révolution.

Concert, avec le concours de Paul Paillette, Xavier Privas, le Père Lapurge, Buffalo, Raphaël, Yon Lug, Geoffroy, Mmes Testu, Andrée, Hélène Lecarreux, MM. Dumont, Chavannes, chansonniers, poètes et musiciens dans leurs œuvres inédites.

Le piano sera tenu par M. Montial.
Audition par Mlle de S., grand professeur de musique.

Afin que toutes les familles amies puissent y venir, le prix pour la conférence, la matinée et une sauterie est de 0 fr. 50.

Le camarade Lèvêque met à la disposition d'une bibliothèque où de camarades voulant en former une vingt volumes d'auteurs divers de sociologie anarchiste, journaux tels que : Sociale, Libertaire, Temps Nouveaux; Père Peinard.

Le tout en bon état ou presque neuf.
S'adresser : Lèvêque Antoine, charpentier, chez M. Lemevris, 8, rue du Commerce, Genève, Suisse.

Communications

Paris

Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 11 décembre, conférence par Ferrière.
Sujet : Science et Morale.
Dimanche, chants et poésies.
Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du "Père Peinard" ou chez Lille, rue Durantin.

Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.
Mercredi 15, causerie par un membre du groupe sur l'Internationale.

Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

Groupe des X^e et XI^e arrond. Lundi soir, 3 décembre, à 8 h. 1/2, avenue Parmentier, 164, salle Bel-paire.

Conférence par les camarades Charles, sur « le rôle de la femme dans la société actuelle », Prost sur « l'influence du milieu ».

Banlieue

SAINT-DENIS. — Bibliothèque Sociale. Le samedi, réunion, à 8 h. 1/2, salle Montéréal, 35, rue de la République.

Après avoir essayé de tous les moyens de propagande, différents camarades sont restés convaincus que la propagande par l'écrit était certes la plus efficace, aussi sont-ils décidés d'œuvrer en ce sens au moyen de brochures, journaux, manifestes.

Ils font appel dans ce but à toutes les initiatives.
Nous prions les journaux libertaires des départements et de l'extérieur de vouloir bien nous faire le service.

IVRY-SUR-SEINE. — Le Groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

ARGENTEUIL. — Samedi 11 décembre, à 8 h. 1/2, salle du Petit Matelot, 4, boul. Thiers, réunion publique et contradictoire.

Sujets : Religion et Patrie; imminence et nécessité de la Révolution sociale.
Entrée : 25 centimes.

Province

ANGERS. — Le camarade Janvion fera à Angers, salle Baron, place des Arts, le samedi 11 décembre 1897, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence publique et contradictoire.

Sujet traité : Enseignement autoritaire et enseignement libertaire.
— Matinée familiale le dimanche 12 courant, à 2 h., salle Baron, place des Arts.

PROGRAMME

Chants et poésies révolutionnaires;
Conférence par le camarade Janvion; sujets traités : élections; la morale libertaire;
Le "Tréteau électoral", pièce en vers;
Grande sauterie.

Entrée 0 fr. 50 pour les hommes. Les dames et les enfants rentreront gratuitement.

Cette fête étant privée, présenter la lettre d'invitation à l'entrée.

— La Jeunesse Libertaire informe les camarades que la soirée organisée par elle est fixée au samedi 11 décembre dans la grande salle du Baa populaire, rue Sully, 21.

Les camarades sont priés de ne rien organiser pour cette date et de faire le plus de propagande possible en faveur de cette soirée.

PROGRAMME

Grand concert avec le concours des meilleurs artistes et amateurs des concerts niçois, chants et poésies libertaires;

Causerie;
Se "Tréteau électoral", saynète, farce politique et sociale.

Prix d'entrée : 0 fr. 25 donnant droit à une consommation.

Se procurer des cartes, café de la Terrasse, 9, rue de l'Arc-Dugras; café Dayre, rue de la Vierge, 22; Bar populaire, rue Sully, 21 et au vendeur des journaux libertaires.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désiraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

LIMOGES. — Le camarade Barian, 3, boul. Saint-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse Libertaire, se réunit tous les dimanches, à 2 h. 1/2, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

LIMOGES. — Dimanche 12 et mardi 14, salle Antignac conférences par Henri Dhorr. Les affiches indiqueront l'heure.

TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires se réunissent le dimanche, bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc Dugras, à 8 h. du soir.

Les dimanches, soirée familiale.

— Le "Père Peinard", l'"Almanach du Père Peinard" et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, café de la Terrasse.

ARLES. — Ceux d'Arles et des alentours que la question sociale passionne sont priés de passer chez le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille. Ils y trouveront journaux et brochures libertaires.

AMIENS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion de de tous les camarades, au Cent de Piquet, faub. du Cours.

MARSEILLE. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Réunions de copains les jeudis, samedis et dimanches, à 9 h. du soir, bar Ginovesi, rue Loubon.

LE MANS. — Les lecteurs du "Père Peinard", des "Temps Nouveaux" et du "Libertaire" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pécherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les "Variations guesdistes".

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIEUX. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Petite Poste

N. Liège. — N. Toulouse. — C. St-Marcelin. — R. St-Louis. — T. Bourg. — P. Lille. — B. Brest. — D. Morez. — R. Puget Ville. — P. Bourg. — W. Calais. — S. Cette. — Puteaux. — E. Reims. — M. Bruxelles. — V. Nimes. — P. Breuille. — M. St-Quentin. — C. Marseille. — B. Limoges. — M. St-Nazaire. — G. Melun. — L. Orléans. — M. Troyes. — S. Cette. — Reçu réglemens, merci.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : L. St-Louis, 3 fr.; E. A. et C. Marseille, chacun 1 fr.; collecte au bar du passage des Folies-Bergères, 2 fr.

Appel aux Camarades

Saint-Quentin. — Encore une fois la propagande se ralentit dans notre localité, quand donc, une fois pour toutes, saurons-nous mettre les individualités de côté pour ne discuter que l'idée.

Le moment est plus propice que jamais pour amener à nous des adeptes.

La purée est à son comble et les vacheries des politiciens dégoutent le populo.

À l'œuvre, il est temps! Que tous ceux qui ont le cœur la disparition du fumier social actuel, se droupent et s'entendent pour hâter l'avènement de la société nouvelle.

A cet effet, tous les révolutionnaires sincères, sont priés de se trouver le dimanche 12 courant, chez Malézieux, chemin de Fayet (dernier estaminet) à 4 heures du soir.

Causerie en vue de relever la propagande.

EN VENTE AUX BUREAUX DU PÈRE PEINARD

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ART ET LA RÉVOLTE, par Pelloutier.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

DÉFENSE D'ETIÉVANT.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

LES PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1 fr. 25.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE À L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.

DE MAZAS À JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautarel.

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le Gérant : C. FAVIER.

Imp. C. Favier, 15, rue Lavieuville, Paris.



Les ouvriers de la dernière heure